

## Une nouvelle version confinée de la *Saulsaye* de Maurice Scève

De la vie de Maurice Scève, nous ne savons que peu de choses ; quant à son œuvre, la critique a, ou plutôt pensait avoir pu la circonscrire complètement, avec la publication des œuvres complètes du poète lyonnais<sup>1</sup>. Une recherche récente dans des fonds oubliés de la bibliothèque municipale de Lyon, qui conserve quelques éditions des textes originaux de Scève, a permis d'exhumer un texte encore inconnu, que l'on peut attribuer à l'auteur de la *Délie* dans l'attente d'études plus approfondies qui permettront de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse.

Nous le savons, Scève a pratiqué, comme de nombreux poètes de son temps, la réécriture de ses propres textes, voire le réemploi, dans différentes circonstances, de productions parfois à peine retouchées<sup>2</sup>. Le texte découvert serait ainsi une de ces versions, une de ces variantes que le Lyonnais pratiquait. Cependant, si nous pouvions lire, jusqu'à présent, différentes versions d'un même poème, cet exercice de réécriture concernait majoritairement les poèmes courts de Scève (huitains, dizains...). Le texte retrouvé quant à lui est bien plus long (une centaine de vers) et s'attache à proposer une version différente d'un texte de l'auteur de *Microcosme* moins travaillé par la critique, *La Saulsaye*.

L'édition que nous connaissons de ce texte possède comme sous-titre « Églogue, De la vie solitaire » et met en scène un échange, rédigé en décasyllabes en rimes plates, entre Antire et Philerme, ce dernier donnant l'occasion du dialogue par une série de plaintes amoureuses auxquelles Antire souhaite répondre. Tout au long des 730 vers de la version disponible jusqu'à présent, les deux compagnons réfléchissent à la question de la solitude qui chapeaute le texte, mais aussi aux avantages et inconvénients de la vie rustique et de la vie urbaine, aux maux amoureux et à leurs remèdes<sup>3</sup>... La « nouvelle » version récemment découverte de ce texte reprend, *mutatis mutandis*, la même structure dialogique, et fait également des plaintes de Philerme l'occasion d'un dialogue. Si certains vers sont identiques ou à peine modifiés d'un texte à l'autre<sup>4</sup>, il semble cependant que le problème qui cause le désespoir de Philerme, puis l'échange entre nos deux personnages, soit d'une autre nature. Un mal inconnu semble frapper Lyon<sup>5</sup>, et les autorités municipales ont contraint les Lyonnais à réduire leurs déplacements et à rester chez eux. Cet isolement

---

<sup>1</sup> Voir les éditions disponibles aux éditions Classiques Garnier par exemple.

<sup>2</sup> Il suffit de se pencher sur la section « Poésies diverses » des œuvres complètes du poète lyonnais pour se rendre compte que certains des textes qui y sont regroupés sont des variantes ou des versions antérieures de poèmes que l'on trouve, par exemple, dans la *Délie*. Voir « Poésies diverses », *Œuvres poétiques complètes. Délie, Arion, Saulsaye, Microcosme, poésies diverses et latines*, éd. Bertrand Guégan, Paris, Classiques Garnier, 1927, p. 275-304.

<sup>3</sup> Sur ces sujets, voir l'article de Michèle Clément, « Le plaisir de la solitude dans *Saulsaye* de Maurice Scève (1547) », *Approches critiques du plaisir (1450-1750)*, dir. J.-C. Colbus et B. Hébert, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 133-163, ainsi que son introduction à la *Saulsaye* dans la dernière édition des œuvres complètes de Scève, *Œuvres complètes. Tome II, Arion, Blasons, Psaumes, Saulsaye*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 189-259.

<sup>4</sup> Nous les indiquerons en notes de bas de page pour rendre compte le mieux possible des liens qui unissent les deux productions.

<sup>5</sup> Cette crise sanitaire est inventée par Scève. Sans doute la peste de 1478 à laquelle Scève fait allusion est-elle une source d'inspiration, mais il nous semble vain de chercher à identifier une réalité historique précise derrière cette églogue.

forcé des habitants empêche Philerme de mener à bien son affaire d'amour, ce qu'il partage avec Antire lorsqu'il le retrouve dans la « Saulsaye ». Il sera intéressant de noter que les rôles des deux personnages sont, dans cette version, d'une certaine manière renversés : c'est Antire qui cherche à atténuer la frustration de Philerme et à faire du cadre de la Saulsaye un moyen pour retrouver son calme. De même, ce texte, bien plus bref, semble s'adapter aux contraintes fictives que doivent respecter les personnages en ces temps de maladie en proposant une fin abrupte qui ne prend pas la forme d'une véritable conclusion comme dans la version longue du texte. Plus que jamais, Scève (ou son pasticheur) joue avec les attentes de ses lecteurs.

Nous recopions ici le texte tel qu'il est présenté dans l'exemplaire retrouvé dans les archives de la bibliothèque municipale de Lyon (*rés. N.I.[Sc.JdT]-355929*). Il semble qu'il s'agisse de l'unique édition de ce texte imprimé par Jean de Tournes, édition qui n'a laissé aucune trace dans les registres de l'imprimeur.

Gautier AMIEL  
*Sorbonne Université*

SAULSAYE, *Eglogue, De la vie confinée*, Maurice Scève (1547)

Antire et Philerme

Non sans raison je me suis resveillé  
Au premier somme, & fort esmerveillé  
Oyant, Philerme, une voix long temps plaindre  
Piteusement, & qui sans point se feindre  
5 Se lamentant monstroït par sa complainte  
Une ame triste, & de douleur atteinte.<sup>6</sup>  
Oyant au loïn ces bien tristes paroles  
Je descendois, en ceste metropole,  
De mon habitation, & pu viser  
10 Prenant garde de ne point en danger  
Mettre ma vie par geste dangiereux  
De mon amy, Philerme l'amoureux,  
Dont le beau vis tout ainsi enlaidi,  
Baïgné de larme, approchoy & le prie,  
15 Escarté de quelques piedz salutaire  
Pour d'Asclepius les ordres satisfaire,  
D'a moy confier le mal qui le tenayt  
Ainsi contrit au cœur de la Saulsaye.  
**PHIL.** O fortuné, & bienheureux Antire,  
20 Depuis Doris, ma premiere liesse,  
Où je passay sans ennuy ma jeunesse,  
Je me perdis en ceste autre Belline  
A qui ma vie, & mon ame s'incline  
M'asservissant soubs cette grand' beauté  
25 Qui cele en soy la douce cruauté,  
Où me nourrit ce jeune Enfant aveugle :  
Qui tellement nous, ses amans, aveugle,  
Que par rigueur, qu'on nous tient, nous attire  
Trop volenteux à tout aspre martyre.<sup>7</sup>  
30 Mais ce grant mal qui ronge nostre ville  
M'a interdir veoir ceste ame docile.  
En elle las ! jamais ne décelay  
L'ardente amour en son heur rencontrée,  
Hélas ! Amour comblant Lyon de ces maux

---

<sup>6</sup> Les six premiers vers reprennent exactement le même début que la version connue de la *Saulsaye*, voir *Œuvres complètes*, [2019], p. 219. Sauf exception clairement mentionnée, c'est toujours à cette édition réalisée par Michèle Clément que nous renverrons.

<sup>7</sup> Voir la *Saulsaye*, *Œuvres Complètes*, éd. cit., p. 220, v. 32 *sqq.*

35 Rit de ces feux & cents torments nouveaux  
Me fait connoistre ainsi que Prométhée  
Caucaséan nos souffrirs enchaînez<sup>8</sup>.  
Jamais ne fut rose sans son épine,  
Et si estant en si totale ruine  
40 Je vins ici en cette solitude<sup>9</sup>  
Penser à elle, duper l'amaritude  
De ne la point pouvoir veoir librement,  
La toucher, luy parler, voire mesmement  
L'ouyr chanter Cupido chastement,  
45 Sans encourir un divin chastement.  
**ANT.** Certes je prens de toy compassion,  
Oyant par toy la tribulation,  
Qu'ainsi amour incessamment te donne  
Sans qu'en eschange il ne te guerdonne<sup>10</sup>  
50 Occasion de patience penser  
Comme mère aux saintes qualitéz,  
Et ton amour grandement esforcé  
Se renforcer encor' en languissant.  
Tournant les heures, & jours, & moys glissantz,<sup>11</sup>  
55 Et ta Bellin' retrouvée, plus qu'avant  
Vous aimerez d'un amour grandissant.  
**PHIL.** Patience grand' s'espuise quand l'object  
Qui la tenoit à sa vue disparaît.  
Quand reverray je onc ma douce promise,  
60 Qui, haultement dans sa tour lasse sise,  
Espère veoir finir ce triste mal  
Et son amant revenir en vassal.  
Et qu'en pluÿe ne me puy-je former,  
Comme Juppın aimer ma Danaé,  
65 Ains ne pleurer en poète Thuscan  
L'absente aimée ravie trop prestement.  
Le feu qui me consume bruslera  
La maladive humeur qui nous écheoit,  
Sans médecine ou remire inutile,  
70 Sans espérer docteurs vains et futiles,  
Lire en entier l'œuvre de Macro<n>ius<sup>12</sup>,  
S'esjouir des discours d'Edouart Philippius<sup>13</sup>.

---

<sup>8</sup> Réminiscence de la *Délie*, dizain LXXXVII.

<sup>9</sup> Voir *Saulsaye, Œuvres Complètes*, éd. cit., p. 224-225, v. 107 *sqq.*

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 228, v. 189-192.

<sup>11</sup> *Délie*, d. CCCCVII.

<sup>12</sup> Manifestement, il s'agit d'une erreur de l'imprimeur. Il faut lire « Macrobius » (pour « Macrobe »).

**ANT.** J'oy' clerement tes mots, et te diray,  
Mais ne t'en fasches, amy, pour tempérer  
75 La douleur que le Temps et Cupidon  
T'ont imposé sans mercy ny guerdon,  
De ce lieu-cy l'histoire pour savoir<sup>14</sup>  
Que bon vouloir et amour méritoire  
Peuvent parfois l'un contre l'autre aller  
80 Pour faire le jeu du jeune aveuglé.  
Un jour parmy les Genetz verts flouris,<sup>15</sup>  
Un jeune amant descouvrit son amye.  
Mais ceste ci piteusement maudicte  
Par les ardeurs jalouses d'Aphrodite  
85 Ne pouvait lors, fors ses bestes, toucher  
Homme, enfant, femme, ou mesme les aimer  
Sans instament risquer de les tuer.  
Le jeune amant, voyant ravi son sens,  
Se fit du trait d'amour une présence  
90 Qui le guidoit chaque jour en ce lyeu  
Pour admirer la belle & ses beaux yeux,  
Sa crespes blonde & sa bouche vermeille  
Ses blanches mains & son joue non pareille.  
Et hésitant tous jours, sans rien tenter,  
95 Salisius, resvassant l'observait,  
En resveries la nuit la retrouvait,  
Comme Endimion, la Lune qui l'aimait<sup>16</sup>.  
Un jour, venant comme à son habitude,  
Jouir luy aussi de cette amaritude,  
100 Il trouva endormie au bord de l'onde  
Celle beaulté qui embellit le monde  
Et dont l'Amour avait rosi les lèvres.  
N'y tenant plus, un rameau de genièvre,  
Pour sacrifice à la belle endormye,  
105 Il déposa pour le prys de sa vie  
Un long baiser sur sa bouche amoureuse.  
Jeune martyr d'une beaulté trompeuse  
Salisius jà ne peult respirer,  
D'ardeur vicyée déjà est consummé,  
110 Et expira pres de ceste déesse,

---

<sup>13</sup> D'autres œuvres éditées chez Jean de Tournes nous permettent de penser qu'il s'agit d'un rhéteur originaire du nord de la France, mais nous n'avons pas trouvé plus d'informations sur celui-ci.

<sup>14</sup> Voir *Saulsaye, Œuvres Complètes*, éd. cit., p. 229, v. 229 *sqq.*

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 231, v. 245.

<sup>16</sup> Réminiscence de *Délié*, d. CXXXVI.

Qui tue sans mot, dedans une caresse.  
Lathraea se réveilla alors,  
Aussi ravie par l'Amour et la Mort,  
Et découvrant tanta beau Salisius  
115 Et refusant et l'Amour et Vénus,  
Décida de rejoindre son amant  
Mort d'avoir aymer trop intensément.  
Lathraea en regardant l'aymé  
Pria la Mort d'elle aussi l'enlever.  
120 Mais lors Vénus, en pitié magnanime,  
Les transforma, trsite couple victime,  
En amantz de Sève et de feuilles vertes.  
Lathraea, de violettes couverte,  
Fleurit, trempant dans l'eau au pied du saule,  
125 Son vert amant, dont les feuilles retombent,  
Sans jà touchier la végétale tombe.  
**Phil.** Il t'est facile à faire, et bien aysé,  
Qui as l'esprit à ton vueil appaisé,  
Comme celuy, qui de soy delibere,  
130 Quand il se sent & cœur & corps libere.  
Làs, que me vault, si de mes ennemis  
Je suis navré, et puis en seurté mis  
Je meurs, combien qu'à vivre je m'essaye ?  
L'arc desbendé ne guerit pas la playe<sup>17</sup>  
135 Ny le temps, las, n'esteint cœur enflamé.  
Làs, le temps passe et ne puis demourer  
Plus d'une heure dehors de ma maison  
Si ne je veulx subir la pugnition  
Des gens d'armée qui verraient m'esbaudir  
140 Sans rèlemens m'appliquer à suivre.

Rester sans rester

---

<sup>17</sup> Voir *Saulsaye, Œuvres Complètes*, éd. cit., p. 239, v. 469 *sqq.*